

decin. Vous éveillez pour la faire boire; ne la quittez pas, et s'il y a du nouveau, appelez-moi.

Il le tenait donc enfin, ce premier client tant souhaité! Il avait son malade, ce premier malade qui rompt le sort et montre le chemin aux autres; ce premier malade que l'on choisit, que l'on caresse, auquel on sert de garde tout autant que de médecin. Là, pas de diagnostics incertains, pas de retards dans les visites, pas d'ordonnances par à peu près. S'il meurt, celui-là, c'est bien sa faute!

Le jeune docteur se dévoua corps et âme à Mlle Quintin. Selon toute apparence, les honnaires qu'il en tirerait ne seraient pas bien brillants; la cure, quelque grave que fût la maladie, ne lui ferait pas grand honneur. Il ne s'agissait pas de cela! Il fallait sauver la Quintin, voilà tout. Il l'aimait, cette si peu aimable Quintin! Il rassembla pour elle le ban et l'arrière-ban de science en grand appareil, passa en revue tous ses auteurs, s'arma de pied en cap pour la défendre.

Quintin s'en souciait peu. Elle recevait tous ses soins en reclinant. Bien que la maladie la clouât sur son lit, elle avait comme quelques vieilles gens une répugnance prononcée contre la médecine dont elle ne voulait pas, à toute force, avoir besoin: elle niait son mal. En fait de maladie, elle eût nié que la terre tourne. La peur de mourir donne souvent aux vieillards une certaine confiance désespérée en eux-mêmes qui va jusqu'à l'imprudence.

Aussi à peine avait-elle pu émettre une volonté qu'elle avait chassé de sa chambre les voisins qui la soignaient. Elle les avait chassés brutalement, comme des corsaires, à tous jamais, sans retard ni remise. Elles voulaient la tuer pour la voler, disait-elle. Bonté du ciel! quoi voler? Elle accueillait plus hostilement chaque fois le médecin qui lui prodiguait les visites; mais il ne s'en inquiétait pas; il l'eût plutôt guérie de force. Il luttait avec impassibilité contre la mauvaise humeur, les rebuffades, les exigences et l'avarice de la vieille fille, se doublant pour elle, ordonnant à la fois, préparant et administrant ses prescriptions, sans lassitude ni dégoût.

(A continuer.)

FRANCE.

Paris, 19 septembre.

Le Temps fait un devoir impérieux aux socialistes de toutes les nuances, "ces soldats du progrès," dit le journal rouge, de former une coalition pour combattre "la coalition anti-humaine" de la réaction. "En présence d'une pareille coalition, dit-il, ne pas se coaliser aussi, ce serait une folie sinon un crime!"

Depuis longtemps, nous connaissons les divisions intestines engendrées au sein du socialisme par la diversité ou l'ambition de certains systèmes, que le Temps traite, avec juste raison, d'erreurs, d'exagération, d'excentricités, de superfétations dangereuses; mais ce que nous ne savions pas, c'est, que socialisme et progrès fussent des mots synonymes aujourd'hui.

Mais dites-nous, citoyens progressistes, dans quelle voie avez-vous progressé? Est-ce dans la littérature, dans les sciences et les arts, en économie politique et sociale, ou bien dans la diplomatie?

En littérature! mais il suffit de lire une seule fois vos journaux, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au dernier étage, pour se convaincre que, là, vous êtes loin d'avoir progressé, et que la langue des Bossuet, des Fénelon, des Molière, des Racine, des Corneille, des Boileau, des Voltaire, des Chateaubriand, que vous avez révolutionnée aussi impitoyablement que les nations, est descendue jusqu'au langage grossier des halles, véritable Vadé politico-démocratique à l'usage de la rouge et de la sociale. Vos injures elles-mêmes manquent de cet esprit mordant, incisif de la satire qui distinguera toujours le caractère français.

Dans les sciences! dans les arts? Mais où sont vos savants? Quelle découverte avez-vous faite? Quelle invention avez-vous protégée? N'avez-vous pas, au contraire, coupé les ailes au génie, en jetant sans cesse des brandons de discorde au sein de la société? N'avez-vous pas même un jour déclaré la guerre au génie? La France n'a pas oublié cette époque néfaste où le talent, la fortune et la vertu étaient des crimes que la loi révolutionnaire punissait de mort.

En économie politique et sociale, qu'avez-vous fait? avez-vous apporté quel-

ques améliorations dans le sort des classes pauvres? avez-vous extirpé de la société politique l'égoïsme et la corruption, la cupidité, l'ambition et l'esprit de révolte et d'insubordination contre l'autorité, ces fléaux des empires, véritables pestes morales qui gangrènent le corps social, tuent l'âme d'une nation, abâtardissent son esprit, dépravent son cœur et servent des morts pour corrompre les vivants? Non, vous n'avez rien fait que de discuter gravement des utopies ridicules et impraticables, et d'inventer des systèmes qui, pour être mis en action, n'exigeraient rien moins que le bouleversement de la société toute entière. Monarchies, lois, mœurs, coutumes religion, il faudrait, à vous en croire, tout passer au pilon pour établir votre panacée démocratique: comme s'ils étaient possible de transformer la nature de l'homme et de changer subitement ses habitudes politiques et morales.

Mais en diplomatie, vous avez dû faire quelque chose de bon, d'utile, de grand, de national! Ici, vos œuvres rendent encore témoignage de votre esprit. Vous n'avez su, vous n'avez peut-être pu jeter la perturbation dans les empires; et parce que vous avez incendié les nations, vous vous êtes cru de grands génies, d'habiles diplomates. Mais Erostrate, en brûlant le temple d'Ephèse, dut aussi se croire un grand homme: il n'a été, il ne sera jamais, chez les peuples civilisés, qu'un grand criminel. Et maintenant, appelez-vous progressistes, si tel est votre bon plaisir, nous saurons, nous, que progrès dans le socialisme est synonyme de bouleversement, de destruction de guerre civile, d'anarchie, et ennemi de tout ce que des politiques sages et habiles savent instituer.

Villes et Campagnes.

Nous prions ceux de nos abonnés et les agents à qui nous avons envoyé des comptes de nous en faire tenir le montant aussitôt possible.

L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE.



"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

QUÉBEC, 12 OCTOBRE, 1849.

L'association des Annexionistes à Montréal a publié un manifeste au peuple du Canada sur l'importante question de l'annexion. Voici en quelques mots ce manifeste.

Le pays est obéré par suite de la non protection de nos produits sur les marchés anglais? Pour ramener les ressources, il faudrait que l'Angleterre nous rendit cette protection, or cela est impossible, dont il n'y a pas d'espoir de ce côté-là. La protection des manufactures indigènes est inutile par suite du manque d'accès aux Etats-Unis; une union fédérative des provinces est préjudiciable à nos intérêts. L'indépendance des colonies anglaises de l'Amérique du nord serait profitable sans les dépenses immenses encourues pour le soutien d'une armée. La réciprocité du commerce ne nous procurera presque aucun avantage. Le meilleur, l'unique moyen de ramener la prospérité en Canada est l'annexion à la république voisine.

Le plan qu'ont adopté les annexionistes pour tendre à leur but est des plus ingénieux et ne manquera pas de réussir si les amis de l'ordre ne font aucun effort contraires. D'abord une prime de \$300 à \$500 est offerte à celui qui écrira le meilleur pamphlet en faveur de l'annexion. Ce pamphlet sera imprimé par l'association et distribué pour 2 sous dans tous les coins du pays. Après la publication du pamphlet ci-dessus, le secrétaire de l'association invitera toutes les personnes opposées à l'annexion à le prouver, dans un autre écrit. Des lecteurs seront soudoyés pour aller par le pays prêcher la séparation paisible du gouvernement anglais. De plus, les journaux qui seront en faveur de l'annexion, recevront de l'aide à même les fonds de l'association.

Il y a eu mardi du trouble à Philadelphie. Des matelots profitant de l'absence de la police qui était occupée aux élections mit le feu à une maison en brique. Des coups de feu partirent de la maison et un

homme fut tué. Le lendemain les troubles recommencèrent et 20 personnes furent blessées dont quelques une dangereusement. Les troupes se sont rendues sur les lieux.

La visite de lord Elgin à London, Haut-Canada, a été signalée par du trouble dans lequel un homme a été tué.

L'on se souvient que M. Aubin a proposé à la corporation un plan pour fournir de l'eau à la ville. A une assemblée de juges compétants, Mr. Aubin a soumis et expliqué son plan qui a été regardé comme très praticable.

Nous avons reçu un numéro de la seconde édition de l'Avenir considérablement agrandi. Voici le nouveau titre: l'Avenir journal républicain, publié dans les intérêts populaires.

Nous voyons par les journaux de Montréal que la fabrique de l'Eglise paroissiale de cette ville a remplacé M. Van Maanan, organiste, par la nomination d'un jeune canadien, M. J. B. LABELLE. Nous applaudissons de tout notre cœur au choix que vient de faire la fabrique de ce compatriote.

J. D. Lépine, Ecr. de St Thomas, a bien voulu se charger de l'agence de notre journal.

Les patates se vendent actuellement sur les marchés de Québec, de 15 à 20 sous le minot.

On lit dans le Canadien:

"Les honorables MM. Baldwin, LaFontaine et Taché sont partis de Montréal avant-hier pour Toronto, où ils doivent rencontrer les honorables MM. Merritt et Hincks, ce dernier venant d'arriver d'Angleterre. "L'objet de la visite de ces messieurs à Toronto, dit le Pilot, est de tenir un conseil de cabinet avec Son Excellence le gouverneur-général, pour disposer de diverses matières importantes qui demandent l'action immédiate de l'exécutif; entre autres, la question du lieu où devra être à l'Avenir le siège du gouvernement."

La Minerve dit aussi que cette question n'est pas encore définitivement réglée, et que la majorité des ministres est décidément contre la translation du siège du gouvernement, bien que le Globe affirme d'une manière positive que les bureaux publics vont être immédiatement transférés à Toronto.

Nous avons déjà plusieurs fois rappelé au gouvernement la responsabilité qu'il assumerait en se plaçant hors de portée de tout secours, comme il le serait à Toronto, pendant l'hiver prochain. Ceux qui visent à le renverser, et ils ne s'en cachent pas, pourraient, par un coup de main, intercepter les communications, faire prisonniers le gouverneur-général et les membres de la législature, et les forcer à capituler. Le vote de l'assemblée législative de mai dernier, en faveur de la tenue alternative des parlements à Toronto et à Québec, ne justifierait pas une telle imprudence de la part de l'exécutif: car on ne parlait pas alors hautement d'indépendance et d'annexion aux Etats-Unis, comme on le fait aujourd'hui.

Nous regrettons vivement d'avoir à annoncer à nos lecteurs la mort du Dr. Régnauld de cette ville et ci-devant de St. Pierre les Becquets. M. Régnauld a succombé à une attaque de choléra (mercredi matin, à 2 heures,) qui l'a enlevé en très peu de temps. Tous ceux qui le connurent regretteront avec nous la mort d'un homme éclairé, d'un bon chef de famille et d'un brave citoyen. (Avenir)

UN MARIAGE ASSORTI.—On écrit de Londres:

"Deux sourds-muets de naissance, Robert Knowles, marchand colporteur, et miss Catherine Conolly, ont contracté mariage à la paroisse de Bridlington, comté de Derby. L'un et l'autre sachant lire et écrire, ils ont pu exprimer leur consentement de la manière la moins douteuse. Pendant que le prêtre célébrait le rituel, les deux époux indiquaient sa question sur le livre, et ils faisaient ensuite leurs réponses avec les doigts, au moyen d'un alphabet manuel des sourds-muets. Il était facile au révé-

rend Barnes de s'assurer qu'ils avaient répondu *yes*, c'est-à-dire oui. L'exhortation que l'on a coutume de faire aux époux était manuscrite, et ils en ont pu lire.

Après la cérémonie, ils ont signé très-correctement leurs noms et prénoms sur le registre. Il y a quelques années, la question de savoir si un sourd-muet pouvait donner valablement son consentement à un acte de mariage a été débattue et résolue affirmativement d'après les circonstances de la cause. L'opposition au mariage a été rejetée."

Ascension de M. Arban.

M. Arban, aéronaute, partie en ballon le 2 septembre de Marseille, à 6 heures et demie du soir, est descendu à deux heures et demie du matin à Stubiniz, près Turin. Le Courrier de Marseille publie l'itinéraire suivant du voyage de M. Arban:

"Parti le dimanche 2 septembre, à 6 heures et demie du soir, du Château-des-Fleurs, je traversai à huit heures le bois d'Estenel, et les expériences que je fis démontrèrent que j'étais à la hauteur de 4,000 mètres. Déjà la température était froide, mais sèche, et mon thermomètre centigrade marquait 4 degrés au-dessous du zéro. Le vent soufflait sud-ouest et me portait sur Nice.

"Je me suis trouvé pendant près de deux heures enveloppé de nuages fort épais au-dessous de moi: ma pelisse ne suffisait plus pour me garantir du froid, dont je souffrais surtout aux pieds. Je résolus néanmoins de continuer mon voyage et je me décidai à franchir les Alpes, dont je savais n'être plus éloigné, ma provision de lest étant suffisante pour m'élever au-dessus des pics les plus hauts. Le froid augmentait, le vent devenait régulier, la lune m'éclairait comme le soleil en plein jour. J'étais au pied des Alpes; les neiges, les cascades, les ruisseaux étincelaient; les gouffres, les rochers formaient des masses noires qui servaient d'ombres à ce tableau gigantesque. Le vent contrariait la régularité de ma marche; j'étais tour à tour obligé de descendre et de m'enlever pour surmonter les pics qui se présentaient sans cesse. Il était onze heures du soir lorsque j'arrivai au sommet des Alpes; l'horizon devenait libre, ma marche régulière. Alors je songeai à souper.

"J'étais à la hauteur de 4,600 mètres; il me fallait forcément continuer mon voyage et gagner le Piémont; je ne voyais devant moi que le chaos, et ma descente dans ces parages était impossible. Après avoir soupé j'eus l'idée de jeter ma bouteille vide au milieu de ces neiges, afin que si un jour quelque hardi voyageur venait à faire une ascension sur ce pic, il pût trouver un vestige qui fit croire qu'un autre avant lui avait exploré ces régions vierges de tout habitant.

"A une heure et demie du matin, je me trouvais au-dessus du mont Miso, que je connaissais, l'ayant exploré dans un premier voyage dans le Piémont. Le Pô et la Durance y prennent leur source. Je reconnus la position, et je découvris ces magnifiques plaines. Avant cette certitude, un singulier effet de mirage, produit par la lune sur les neiges et les nuages, aurait pu me faire croire que j'étais en pleine mer. Cependant le vent d'ouest n'avait cessé de souffler, et mes observations précises me démontraient que je ne pouvais être au-dessus de la mer. Les étoiles venaient en aide à ma boussole, et j'apercevais le Mont-Blanc, dont la position m'indiquait avec certitude que j'approchais de Turin. Le Mont-Blanc que j'avais à ma gauche, à ma hauteur, dominait tous les nuages et ressemblait à un immense bloc de cristal qui scintillait de mille feux.

"A deux heures trois quarts, le Mont-Viso, que j'avais derrière moi, m'indiqua d'une manière certaine que j'étais aux environs de Turin. Je me décidai à descendre; ce que j'effectuai sans aucune difficulté, ayant du lest à ma disposition pour aller plus loin. Je descendis auprès d'une immense ferme; plusieurs chiens de garde m'entourèrent, et ma pelisse me préserva de leurs caresses. Leurs aboiements réveillèrent les paysans, qui furent plus surpris qu'effrayés de ma présence: ils m'ouvrirent, ils constatèrent qu'il était deux heures et demie du matin, que j'étais dans le village de Pion-Forte, près Stubini, à six kilomètres de Turin.

"Je passai la nuit dans la ferme, et, le matin, les paysans m'accompagnèrent chez le maire, qui me délivra un certificat constatant mon arrivée.

"J'arrivai à Turin à neuf heures du ma-

tin, après avoir emballé mon ballon et ma nacelle. Je m'empressai d'écrire au général du Château-des-Fleurs, pour tirer l'indiqué de ma femme, mes amis et le public marseillais, qui pouvait s'intéresser à moi. Je me rendis ensuite chez M. Bois-Comte, ambassadeur français, qui me fit délivrer un passeport, et, à onze heures du matin, j'assistai, dans l'église de la Madeleine-Dio, au service funèbre qui avait lieu en l'honneur de la mort de Charles-Albert. La cérémonie fut suivie d'une revue des gardes nationales. Le soir, j'allai au théâtre d'Argennes; Ligier jouait Louis XI. Je pensai malgré moi que la veille, à la même heure, j'étais à cent quarante lieues au Château-des-Fleurs de Marseille."

CORRESPONDANCES.

Messire B.—Bertliet.—12 mois.  
Mlle. F. P.—St Jean (Isle d'Orléans).—reçu 6 mois journaux expédiés, votre abonnement date du 10 courant.  
Messire J. A.—Ste Marie.—6 mois.  
Messire H.—St. Lin.—Lettre reçue; c'est comme vous le désirez.  
Messire P.—Rawdon.—Lettre reçue; nous y aviserons.  
M. P. B.—Inst. Charlesbourg.—Lettre reçue; vous recevrez aujourd'hui les Nos. qui vous manquent. Votre journal est régulièrement déposé au Pont, le jour même de sa publication, ainsi ce n'est pas notre faute s'il ne vous parvient pas.  
J. D. L.—Ecr. St. Thomas.—Lettre reçue; merci de vos offres nous les acceptons.

EDUCATION.

LES SŒURS DE LA CONGREGATION

DE L'ETABLISSEMENT DE ST. ROCH DE QUEBEC.  
SONT heureuses de pouvoir annoncer au public que le prix de la pension des élèves a été réduit à 13 1/2 \$ par année, payable d'avance par trimestre. Demi-pension 45 1/2 \$, Pano 45 1/2 \$.  
Le cours d'instruction embrasse les langues Française et Anglaise, la Grammaire, l'Ecriture, l'Arithmétique, la Géographie et l'usage des Globes, l'Histoire ancienne et moderne, la Rhétorique, la Botanique, la Musique vocale et instrumentale, le Dessin, la Peinture, la Couture et la Broderie.  
Les vacances commencent vers le 15 Août et finissent à la mi-Septembre; elles sont précédées d'un examen général et de la distribution des prix.  
Les parents qui désirent que l'établissement fournisse à leurs enfants les livres ou les articles nécessaires à la Broderie et au Dessin doivent remettre d'avance entre les mains de la Directrice des fonds à cet effet.  
Le blanchissage et les lits sont à la charge des parents.  
St. Roch, 12 Octobre, 1849.

Avis Public.

Le Soussigné, en conformité à un Acte passé dans la dernière Session de la Législature, a transporté le Bureau d'Enregistrement du Comté de l'Islet, en la Paroisse de l'Islet.

J. D. LEPIERRE, Régistrateur.

Islet, 11 Octobre 1849.  
Messieurs les Rédacteurs du Canadien et du Journal de Québec, sont priés de vouloir bien insérer, une fois seulement, dans leur journal cet avertissement.

Patrouille à la Haute Ville.

UNE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE des citoyens des quartiers St. Louis et du Palais aura lieu AUJOURD'HUI, 12 courant, à 8 heures, à la chambre d'assemblée. Pour avis à une meilleure organisation. "fin de continuer la patrouille volontaire dans les susdits quartiers. N'y manquez pas."  
Québec, 12 Oct. 1849.

Ventes par Encan.

Par Encan sera vendu, chez le Soussigné, MARDI, le 16 Octobre, à 7 heures du soir:—Une riche collection de livres, gravures: etc.

B. COLE, Jr.

Québec, 12 Oct. 1849.

Par Encan sera vendu, LUNDI, le 15 courant, chez le Soussigné, à 2 heures:—Un assortiment général de Pelletterie.

G. & H. GIBSONE.

Québec, 12 Oct. 1849.

Par Encan sera vendu, LUNDI, le 15 courant, à la Bourse, à une heure:—Une grande quantité de bois.

THOS. HAMILTON.

Québec, 12 Oct. 1849.

Par Encan sera vendu, VENDREDI, 12 courant, à DEUX heures:—Un grand assortiment de ferronnerie.

W. D. DUPONT.

Québec, 10 Oct. 1849.

Par Encan sera vendu, LUNDI, 15 courant, à UNE heure, au magasin de S. Levy, Rue St. Jean:—Tout son fond de fûterie, verrerie, &c.

W. B. MEYEL.

Québec, 10 Oct. 1849.